

**La Grèce dans le roman français de l'époque révolutionnaire :  
*Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV<sup>e</sup> siècle avant  
l'ère vulgaire***

Marie-France Silver

Volume 9, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude  
du dix-huitième siècle

ISSN

0824-3298 (imprimé)

1927-8810 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Silver, M.-F. (1990). La Grèce dans le roman français de l'époque  
révolutionnaire : *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV<sup>e</sup> siècle avant  
l'ère vulgaire*. *Man and Nature / L'homme et la nature*, 9, 145–155.  
<https://doi.org/10.7202/1012616ar>

## 11. La Grèce dans le roman français de l'époque révolutionnaire: *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère vulgaire.*

L'intrigue du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère vulgaire* est extrêmement mince: en 363 avant Jésus-Christ, Anacharsis, le héros du roman, quitte la Scythie pour aller à la découverte de la Grèce. Il va en parcourir villes et provinces, visiter les monuments, rencontrer les grands hommes du temps et ne rentrera dans son pays natal que 27 ans plus tard. Roman pédagogique, où la vie privée du héros est à ce point inexistante qu'on ignore absolument quels ont été ses moyens de subsistance pendant toutes ces années. Le livre, d'autre part, reflète une conception de l'histoire moralisante et démodée, comme l'écrit Maurice Badolle, qui a consacré à l'abbé Barthélémy un ouvrage fort intéressant: 'Pour [lui], comme pour tous ses contemporains, les grands hommes de l'histoire sont ceux dont la vie peut donner matière à des leçons de vertu.'<sup>1</sup> L'idéologie du roman est conservatrice: méfiance envers l'argent, méfiance envers les mouvements populaires, mépris du commerce, éloge de l'agriculture.

Pourquoi alors choisir d'étudier un roman de sept volumes que personne ne lit plus? J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant de présenter un livre qui fut l'un des grands succès de la période révolutionnaire et qui continua à l'être jusque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Paru en 1788, l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélémy connut un succès immédiat: 'Toute la France [écrivit Lalande] était [alors] occupée des idées politiques et des assemblées qui ont amené la Révolution. Cependant toute la France s'occupait d'une lecture qui attachait dans tous les genres, et l'on se disait 'sans l'abbé Barthélémy, la politique eût fait oublier les Belles-Lettres'; il était le seul qui pût faire diversion à de si grands intérêts.'<sup>2</sup> L'*Anacharsis* fut réédité en 1789, 1790, 1792 et connut jusqu'en 1893 quarante-deux éditions, et cela ne tient compte ni des innombrables abrégés ni des traductions en langues étrangères.

L'abbé Dellile, Fontane, Mme de Staël, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Taine et Maurice Barrès le lurent avec passion.<sup>3</sup> Le *Journal des Savants* de 1793 le célèbre comme 'un monument unique, mais éternel [. . .], un monument de gloire pour son siècle.'<sup>4</sup> Lacretable dans ses *Fragments politiques et littéraires* compare l'auteur à Buffon et remarque que 'peu d'ouvrages dans aucun siècle ont mérité un succès aussi certain, aussi universel, aussi permanent.'<sup>5</sup> Le *Mercur de France* compare l'auteur à Tacite et à Voltaire.<sup>6</sup> Et ce fut l'*Anacharsis* qui dans une certaine mesure sauva son auteur de la guillotine: arrêté sous la Terreur sous l'inculpation de sympathies aristocratiques, l'abbé Barthélémy fut destitué de ses fonctions à la Bibliothèque Nationale et emprisonné. Libéré soixante-six heures plus tard et réintégré dans ses mêmes fonctions, il reçut ce mot du ministre de l'Intérieur: 'En rentrant dans la Bibliothèque nationale, d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la bibliothèque d'Euclide: 'C'en est fait, je ne sors plus d'ici.' Non, citoyen, vous n'en sortirez plus et je fonde ma certitude sur la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec tant de séductions les beaux jours de la Grèce et ses moeurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et de grandes choses.'<sup>7</sup>

Le succès de l'*Anacharsis* pendant les années révolutionnaires est incontestable. L'opinion était, il est vrai, favorablement disposée à accueillir un livre sur la Grèce. L'intérêt pour ce pays n'avait cessé de croître depuis la Renaissance. Au XVIIIe siècle les traductions des auteurs grecs se multiplient; les ouvrages de Plutarque sont connus de toute personne cultivée; Rousseau, Voltaire, Mably font une utilisation idéologique de la Grèce. Les voyages qui se font fréquents en Grèce et en Sicile, les découvertes archéologiques d'Herculanum et de Paestum sont autant de facteurs qui contribuent à cette revalorisation de l'Antiquité que Béatrice Didier et J. Chouillet constatent dans la seconde partie du siècle.<sup>8</sup> Mais au moment où parut le roman de l'abbé Barthélémy, une kyrielle d'ouvrages inspirés de la Grèce avaient déjà été publiés. J'aimerais tenter d'expliquer le singulier succès de l'*Anacharsis*.

La Grèce avait alors inspiré de nombreux romans. Ainsi vers 1770 faisait fureur les romans que l'auteur prétendait traduits du grec. Parmi la multitude de ces oeuvres nous pouvons mentionner celles de Pujet de Saint-Pierre. La recette en est facile: 'On invente une action romanesque, on donne aux personnes des noms grecs, on les fait se mouvoir dans la Grèce antique, on affirme que le texte a été retrouvé par le plus grand des hasards au fond d'une bibliothèque d'Allemagne ou de Turquie, et le tour est joué.'<sup>9</sup> La Grèce présentée jusque-là dans la

fiction romanesque est une Grèce imaginaire;<sup>10</sup> une Grèce de pacotille qui ignore tout de l'Antiquité grecque.

L'*Anacharsis* offre au public une image bien différente de la Grèce puisqu'elle est le fruit d'un immense travail d'érudition. L'abbé Barthélémy est avant tout un savant, spécialiste des civilisations antiques, auteur de nombreuses études sur les mosaïques, les inscriptions, la musique anciennes. Membre de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, il était spécialiste de paléographie et il a fondé en France la science de la numismatique. Respecté de toute l'Europe savante, il fait partie de ce petit groupe d'érudits qui ont fait progresser de façon réelle la connaissance de l'hellénisme dans la seconde partie du siècle. L'*Anacharsis* met à la portée du public cultivé la somme des connaissances du temps sur la Grèce antique. Dans son roman, l'abbé Barthélémy aborde des domaines aussi variés que l'architecture, les sports, l'hygiène, la médecine, la musique, la géographie économique, le coût de la vie, la vie politique, l'éducation, la philosophie et la religion. Chaque thème abordé est abondamment documenté. Barthélémy avait constitué un fichier pour chaque sujet. Ainsi les 250 fiches qu'il avait accumulées sur Socrate ont servi de base à sa présentation du philosophe. J'avais lu les anciens auteurs, je les relus la plume à la main, marquant sur des cartes les traits qui pouvaient éclairer la nature des gouvernements, les moeurs et les lois des peuples.<sup>11</sup> Pour un même auteur il lui arrive de consulter deux ou trois éditions.

A sa familiarité des auteurs anciens, Barthélémy ajoute une vaste connaissance des travaux contemporains sur la Grèce. Il a consulté non seulement les récits de voyages tels le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier (1762), le *Voyage au Levant* de Tournefort, *A journey into Greece* de Wheler, *Travels into Greece and Asia Minor* de Chandler (1776) mais aussi les ouvrages techniques relatifs aux différents sujets tels, pour l'architecture, les différents ouvrages de Winckelman sur l'art grec, le *Recueil d'Antiquités* du comte de Caylus (1752), les *Ruines de la Grèce* de Le Roi (dans les éditions de 1758 et de 1770), *The Antiquities of Athens* de Stuart. Il en est de même pour chaque sujet traité. Chaque page de l'*Anacharsis* est rigoureusement annotée et le dernier volume comporte un index de tous les ouvrages consultés dans leurs différentes éditions. L'*Anacharsis* est donc avant tout le roman d'un savant, et si les connaissances qu'il présente de la Grèce sont incomplètes, les lacunes sont moins celles de l'auteur que celles de la science du temps. Schlegel n'aurait d'ailleurs relevé que deux erreurs dans les sept volumes.<sup>12</sup> Les notes montrent la pénétration de la critique de Barthélémy. Ainsi, par exemple, discutant le partage des terres établi par Lycurgue, il montre à la fois les conclusions erronées d'Aristote et celles abusives de Montesquieu. Il n'hésite pas à répudier les mythes chers au XVIIIe siècle

comme celui des regrets que les Athéniens auraient éprouvés d'avoir condamné Socrate.<sup>13</sup> Il montre que ces prétendus regrets ne peuvent s'accorder avec le silence de Platon ou celui de Xénophon sur ce sujet. Discutant la littérature il essaie de combattre le mépris ou l'indifférence de ses contemporains pour des auteurs comme Pindare et Aristophane. Qui plus est, il s'intéresse aux conditions dans lesquelles se sont développées les oeuvres littéraires; il les explique par l'état social, politique ou religieux comme le fera un peu plus tard, avec plus d'insistance il est vrai, Mme de Staël qui sur bien des points s'est contentée de résumer la pensée de l'auteur d'*Anacharsis*.<sup>14</sup> En s'intéressant à une foule de détails le roman de l'abbé Barthélémy annonce le roman historique de Chateaubriand, de Scott et dans une certaine mesure celui de Balzac et de Tolstoï. Son roman peut être en effet considéré comme un roman d'histoire sociale. Barthélémy remarque que le genre romanesque lui a permis en effet de présenter 'ce que l'histoire grecque nous offre de plus intéressant et une infinité de détails concernant les sciences, les arts, la religion, les moeurs, les usages, etc., dont l'histoire ne parle pas.'<sup>15</sup> L'*Anacharsis* fait entrevoir une civilisation bien différente de celle de la France du XVIIIe siècle et le goût du dépaysement compte certainement beaucoup dans son succès.

La vie quotidienne, les coutumes, devaient sembler bien exotiques aux lecteurs de l'époque. La mort d'une amie d'*Anacharsis* donne l'occasion à l'auteur de décrire les rites funéraires: 'le corps fut lavé, parfumé d'essences et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête couverte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ses mains un gâteau de farine et de miel, pour apaiser Cerbère; et dans sa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles qu'il faut payer à Caron: en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule, entourée de cierges allumés. A la porte était un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché à un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, et qu'elle l'est de mort naturelle. Elle dure quelquefois jusqu'au troisième jour. Le convoi fut indiqué. Il fallait s'y rendre avant le lever du soleil. Les lois défendent de choisir une autre heure; elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénère en un spectacle d'ostentation [. . .]. Nous trouvâmes auprès du corps, des femmes qui poussaient des gémissements; quelques unes coupaient des boucles de leurs cheveux, et les déposaient à côté [de la défunte], comme un gage de leur tendresse et de leur douleur. On la plaça sur un chariot dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchaient avant, les femmes après; quelquesuns la tête rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un choeur de musiciens qui faisaient entendre des chants lugubres.'<sup>16</sup> Il y a 16 notes de référence pour ce passage.

Un dîner que fait Anacharsis chez un ami permet de discuter gastronomie. Les mérites de différents traités de cuisine sont évoqués, particulièrement ceux de la *Gastronomie* d'Archestrate et du *Cuisinier sicilien* de Mithaecus. L'auteur va jusqu'à donner des recettes, ce qui inspira à Mme Vigée-Lebrun un souper grec resté célèbre dans la chronique mondaine de cette fin de siècle. 'Mon frère me lut [conte le peintre dans ses Mémoires] quelques pages du *Voyage d'Anacharsis*. Quand il arriva à l'endroit où, en décrivant un dîner grec, on explique la manière de faire plusieurs sauces: 'Il faudrait, me dit-il, faire goûter cela ce soir.' Je fis aussitôt monter ma cuisinière, et je la mis au fait: et nous convînmes qu'elle ferait une certaine sauce pour la poularde et une autre pour l'anguille . . . J'imaginai de nous costumer tous à la grecque . . .'<sup>17</sup>

La discussion des vins donne lieu à des remarques techniques sur la culture des vignes et la façon de vendanger. A mesure que le dîner progresse, les convives s'échauffent et Anacharsis se joint à ceux qui chantent des odes d'Anacréon: 'Buvons, chantons Bacchus; il se plaît à nos danses, il se plaît à nos chants; il étouffe l'envie, la haine et les chagrins, . . . l'avenir n'est point encore; le présent n'est bientôt plus: le seul instant de la vie est l'instant où l'on jouit. Aimons, buvons, chantons Bacchus.'<sup>18</sup>

L'érudition dont témoigne l'auteur n'est jamais présentée de façon pédante ou laborieuse. Son art de conter, son goût du détail pittoresque fait revivre le passé. A propos d'une discussion sur la tyrannie, relatant les circonstances qui mirent fin au règne de Denys de Syracuse, les émeutiers, dit-il, 'dépouillèrent de leurs vêtements [Denys et sa famille], et les exposèrent à la brutalité des désirs d'une populace effrénée, dont la fureur ne fut point assouvie. . . . On les fit expirer en leur enfonçant des aiguilles sous les ongles, on brisa leurs os dans un mortier, les restes de leurs corps, mis en morceaux, furent jetés dans les flammes ou dans la mer après que chaque citoyen eut été forcé d'en goûter.'<sup>19</sup>

Mais à côté d'une oeuvre pittoresque on trouve aussi dans l'*Anacharsis* une oeuvre philosophique, profondément influencée par les Encyclopédistes. La découverte de la Grèce pour Anacharsis n'est en effet qu'une façon de s'attacher à la découverte de la vérité. Si le lecteur est tenu dans l'ignorance de la vie privée du héros, il n'ignore rien de sa quête spirituelle: à travers Aristote, Aristippe, Platon, Sophocle, Socrate, Anacharsis s'interroge sur la vie et sur l'existence.<sup>20</sup>

Ce que Barthélémy choisit dans les théories sur l'origine du monde élaborées par les Anciens, ce sont celles qui trouveront un écho dans les théories épicuriennes du XVIIIe siècle. A travers les commentaires qu'il fait sur Aristote, il critique le finalisme<sup>21</sup> et l'idée de Providencé: 'Presque aucun des anciens philosophes n'a cru devoir admettre comme principe ce qu'on appelle hasard ou fortune' rappelle Euclide

commentant un ouvrage d'Aristote.<sup>22</sup> Et il ajoute: 'ces mots vagues [de hasard, fortune servent à] cacher notre ignorance pour des phénomènes explicables mais que l'on n'a pas encore expliqués.'<sup>23</sup> Il suffit d'adopter une méthode basée sur l'observation, la classification et la comparaison des phénomènes<sup>24</sup> pour cerner ce qui était jusque là demeuré mystérieux. Barthélémy choisit chez Aristote ce qui est compatible avec la méthode cartésienne<sup>25</sup> et celle des empiristes.

C'est un philosophe du XVIIIe siècle qui discute la religion grecque: 'Dès que les Grecs eurent reçu les lumières de la philosophie, quelques uns d'entre eux, étonnés des irrégularités et des scandales de la nature, ne le furent pas moins de n'en pas trouver la solution dans le système informe de religion qu'ils avaient suivi jusqu'alors.'<sup>26</sup> Dans *l'Anacharsis*, la philosophie, au service de la vérité, s'oppose toujours aux forces qui oppriment l'homme, et en particulier à la religion: '[Cette dernière, commente Démorphon, l'un des personnages] n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avait pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux, vous m'entourez de surveillants. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves.'<sup>27</sup> La religion est essentiellement persécutrice.<sup>28</sup> Démorphon rappelle avec admiration l'exemple de ces philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécution, plutôt que de trahir la vérité.<sup>29</sup>

Les brimades que Platon subit en Sicile ne sont pas sans rappeler celles infligées aux collaborateurs de *l'Encyclopédie*,<sup>30</sup> et les ennemis des philosophes ne s'y trompèrent pas. Lors de la parution de *l'Anacharsis*, *Le Journal historique et littéraire* s'interrogeant sur le succès prodigieux du roman, en trouve l'explication 'dans le tableau toujours flatteur et exalté que l'auteur a fait de la philosophie et de ses charlatans dogmatiseurs. . . . Il faut convenir que M. l'abbé Barthélémy est un adepte adroit, ingénieux, circonspect dont la philosophie du jour ne peut méconnaître les talents, moins encore l'usage discret qu'il en fait.'<sup>31</sup>

Si le scepticisme religieux de l'abbé Barthélémy ne lui dissimule pas l'importance des cérémonies religieuses dans la Grèce antique,<sup>32</sup> il souligne souvent d'une petite scène piquante le caractère déraisonnable de la religion; ce faisant, il ridiculise cette dernière. Ainsi lors des mystères de Bacchus sont évoqués les excès des prêtresses: 'On en a vu plus d'une fois un grand nombre se répandre comme des torrents dans les villes et dans les provinces entières, toutes échevelées et à deminues, toutes poussant des hurlements effroyables. Il n'avait fallu qu'une étincelle pour produire ces embrasements. Quelques unes d'entre elles, saisies tout-à-coup d'un esprit de vertige, se croyaient poussées par une inspiration divine, et faisaient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. . . . Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès

des lumières . . .<sup>33</sup> Malgré les références aux textes antiques les lecteurs du XVIIIe siècle devaient probablement songer aux convulsionnaires.

Sous le prétexte d'évoquer des choses curieuses, l'abbé Barthélémy fait souvent une critique ironique des superstitions. Ainsi à propos de la croyance en la métempsychose, chère à l'école pythagoricienne, Barthélémy, puisant les détails dans Diogène Laerte, Aristote et Plutarque fait parler Empedocle lui-même: 'J'ai paru successivement sous la forme d'un jeune homme, d'une jeune femme, d'une plante, d'un oiseau, d'un poisson. Dans une de ces transmigrations, j'errai pendant quelques temps, comme un fantôme léger, dans le vague des cieux; mais bientôt je fus précipité dans la mer, rejeté sur la terre, lancé dans le soleil, relancé dans le tourbillon des airs. En horreur aux autres et à moi-même, tous les éléments me repoussaient.'<sup>34</sup> Cette prise de parole par Empedocle lui-même rend plus comique encore ses croyances religieuses. Pour l'auteur d'*Anacharsis* comme pour son héros 'le merveilleux disparaît dès qu'on le discute . . . et les prêtres [sont] des fourbes qui profitent de notre sottise.'<sup>35</sup>

La lecture des philosophes, celle d'Aristote et d'Aristippe en particulier, font découvrir à Anacharsis une perspective de la vie bien différente de la vision religieuse qu'on lui avait, dit-il, inculquée dans l'enfance.<sup>36</sup> Il découvre un bonheur accessible à l'homme en ce monde: 'C'est par le plaisir et la vertu que la nature nous invite au bonheur.'<sup>37</sup> La vertu, elle-même, est loin d'être effrayante: 'Le mot vertu, dans son origine [expliquait Homère, *Illiade*, livre VI], ne signifiait que la force et la vigueur du corps. Dans la suite, explique Aristote, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans les objets. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'esprit, et plus souvent celles du coeur.'<sup>38</sup> Ce que trouve Anacharsis chez ces philosophes, c'est, dit-il, reprenant les termes d'Aristote, un bonheur 'qui convient à la vie active et aux devoirs de la société.'<sup>39</sup>

Loin d'être méprisables le luxe et les arts contribuent au bonheur de l'individu et sont le témoignage d'un bien être social. Sur ce point, Anacharsis s'en prend à Lycurgue, le législateur de Sparte, qui les avait bannis de la cité: 'Je ne sais . . . si tout un peuple est capable de sentiments si sublimes, et s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation . . . en bannissant le luxe et les arts, ne vous êtes-vous pas privés des douceurs qu'ils procurent? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur soit de proscrire les plaisirs.'<sup>40</sup>

Au delà du dialogue Anacharsis-Lycurgue se fait entendre le dialogue Barthélémy-Rousseau. Dans l'*Anacharsis* le développement des sciences, de l'art, de la philosophie marque les étapes du progrès inéluctable de l'humanité. Ce que l'abbé Barthélémy cherche à faire dans ce roman, c'est retrouver dans la Grèce du IVe siècle avant Jésus-Christ l'origine des



Lumières; d'en suivre les progrès malgré les erreurs et les persécutions qui en ont entravé la marche. L'*Anacharsis* trouve sa place entre le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* et l'*Esquisse historique d'un tableau des progrès de l'esprit humain* de Condorcet. On ne sera donc pas très étonné de voir se refléter dans les pages de l'*Anacharsis* que l'abbé Barthélémy a consacrées à la politique le reflet des préoccupations de la période pré-révolutionnaire. Chouillet a remarqué avec justesse que 'la réactualisation de l'Antiquité [était à la fin du XVIIIe siècle] intimement liée à une arrière-pensée politique.'<sup>41</sup> De littéraire qu'il était essentiellement aux XVIe et XVIIe siècles, le goût de l'hellénisme est devenu sous l'influence des Encyclopédistes le moyen d'exprimer des aspirations vers un état social plus juste. L'abbé Barthélémy réunit dans l'*Anacharsis* des notions éparses jusque-là dans les oeuvres des Encyclopédistes et les enrichit de son érudition. Puisant non seulement chez Plutarque mais aussi chez Aristote, Xénophon, Platon, Thucydide, etc., il présente les différents types de gouvernement de la Grèce antique et s'attache à montrer les caractères principaux de la liberté grecque aussi bien que les difficultés à la maintenir: 'Ainsi, chez les Grecs également enflammés de l'amour de la liberté, vous ne trouverez pas deux Nations ou deux villes, quelque voisines qu'elles soient, qui aient précisément la même législation et la même forme de gouvernement; mais vous verrez partout la constitution incliner vers le despotisme des grands, ou vers celui de la multitude.'<sup>42</sup> Sa lecture des Anciens lui fait conclure que tout régime politique, qu'il soit monarchique, aristocratique ou républicain peut dégénérer en tyrannie. Il donne d'innombrables exemples. Parmi ce qu'il nomme 'les gouvernements d'utilité publique,' il distingue, commentant Aristote, la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, le gouvernement républicain.

La monarchie tempérée, dont le modèle fut Lacédémone, exige des rois qu'ils se soumettent aux lois. La constitution repose sur une séparation nette des pouvoirs<sup>43</sup> et une magistrature élue par le peuple.<sup>44</sup> A Sparte, les éphores représentaient le peuple et, en cas de conflit entre les rois et les éphores, les décisions de l'Assemblée générale, où le peuple était convoqué, étaient irrévocables. Dans sa forme idéale ce type de gouvernement permettait donc la participation de tous à l'État souverain.<sup>45</sup> 'Tels sont en partie les devoirs que les Grecs attachent à la royauté, et comme ils ont vu presque partout les princes s'en écarter, ils ne considèrent ce gouvernement que comme un modèle que doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés particulières.'<sup>46</sup> A l'époque où Anacharsis arrive à Sparte, la Tyrannie est déjà installée. La monarchie tempérée semble dans tous les exemples proposés dans l'*Anacharsis* avoir une existence bien précaire. Les Grands isolent trop souvent le souverain pour l'empêcher

de suivre la voie de la raison et des réformes: 'Au paravant [ainsi Platon commente ses tentatives de participation active à la politique] j'étais indigné des fureurs et des injustices que le peuple exerce quelques fois dans nos assemblées; combien plus effrayantes et plus dangereuses sont les intrigues qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône; dans ces régions élevées où dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince un crime plus grand encore.'<sup>47</sup> Parfois, le souverain lui-même refuse ces garanties nécessaires à la liberté: 'La tyrannie se maintient [explique Aristote], lorsque le prince . . . ne permet ni les progrès des connaissances qui peuvent éclairer les sujets, ni . . . les assemblées qui peuvent [les] réunir.'<sup>48</sup>

Le gouvernement aristocratique, quant à lui, ne diffère guère d'une oligarchie dans la mesure où le pouvoir appartient à une classe particulière au détriment de l'ensemble de la nation. Ainsi à Carthage les magistrats étaient bien élus mais il s'agissait, à la différence de Sparte, d'une magistrature élective censitaire, ce qui assurait le pouvoir aux possédants.<sup>49</sup> Que le pouvoir soit entre les mains de l'aristocratie ou dans celles des possédants, le reste du peuple se voit dénier toute participation réelle au gouvernement.

Le gouvernement républicain ou démocratique, lui, présente toujours le danger de dégénérer en dictature populaire.<sup>50</sup> La démocratie présente en effet à peu près les mêmes dangers que la monarchie: elle peut être tempérée ou tyrannique.<sup>51</sup>

Quel régime choisir? Barthélémy donne le mot de la fin à Aristote qui reprenait lui-même une remarque de Platon: 'Si tous les gouvernements étaient tempérés . . . il faudrait chercher le bonheur dans le monarchique; mais puisqu'ils sont tous corrompus, il faut vivre dans une démocratie.'<sup>52</sup> Pour Barthélémy, comme pour Aristote, le gouvernement idéal sera 'celui où tous les citoyens participeront à l'autorité souveraine.'<sup>53</sup>

L'éducation acquiert une importance primordiale puisqu'elle forme le futur citoyen et reste le meilleur garant de la liberté. Ainsi les habitants de Mytilène, ayant soumis des nations rebelles, leur interdirent d'éduquer leurs enfants: 'Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement, que de les tenir dans l'ignorance.'<sup>54</sup>

Chez Platon et Aristote Barthélémy trouve les preuves que dans un régime idéal l'éducation, les lois, les moeurs ne devraient jamais être en contradiction. *L'Anacharsis* ne pouvait que plaire à une société avide de régénération. Chez les Anciens, Barthélémy choisit les questions qui préoccupent ses contemporains mais il les traite en profondeur, restituant à la philosophie grecque sa richesse et sa complexité. Rocheblave remarque: '*L'Anacharsis* a profité des idées révolutionnaires mais il a exercé ensuite une influence sur ceux qui les proféraient.'<sup>55</sup> Le succès de

*l'Anacharsis* au moment de la convocation des états Généraux et pendant toute la Révolution fut un succès politique autant que littéraire. L'auteur offrait à cette génération la caution des Anciens, une mine d'exemples où puiseront les orateurs de la Révolution, et les interrogations des philosophes grecs sur la forme idéale de gouvernement. Cela permet de mieux apprécier cette accusation de Taine, commentant dans les *Origines de la France contemporaine* le goût des Jacobins pour la Grèce antique: 'Parce qu'ils ont lu Plutarque et le Jeune Anacharsis, . . . ils veulent fonder une société parfaite, ils se croient de grandes âmes.'<sup>56</sup>

Marie-France Silver  
Collège Glendon  
Université York

## Notes

- 1 Maurice Badolle, *L'abbé J.-J. Barthélémy et l'hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris, P.U.F., 1927, Microfiche B.N., p.87/2075.
- 2 Cité par M.Badolle, *op.cit.*, p.231
- 3 Ibid., pp. 232, 333, 366, 370.
- 4 Ibid., p.232.
- 5 Ibid., p.229.
- 6 Ibid., p.232
- 7 Ibid.
- 8 Béatrice Didier, *Le siècle des Lumières*, Paris, MA, 1987 et J.Chouillet, *L'Esthétique des Lumières*, Paris, P.U.F., 1974.
- 9 Maurice Badolle, *op.cit.*, p.181.
- 10 Ibid., p.185.
- 11 Cité par M. Badolle, *op.cit.*, p.251.
- 12 Cité par M. Badolle, *op.cit.*, p.268.
- 13 Par exemple, l'article 'Socrate' (texte de 1756), dans l'édition de Kehl du *Dictionnaire philosophique*.
- 14 M. Badolle, *op.cit.*, pp.378-380.
- 15 J.-J. Barthélémy, *Le Voyage du jeune Anarchasis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant Jésus-Christ*, Paris, H.Nicolle, 1815, vol.I, p.95.
- 16 Ibid., vol.II, pp.178-181.
- 17 Mme Vigée-Lebrun, *Mémoires*.
- 18 Barthélémy, *op.cit.*, vol.II, pp.556-557.
- 19 Ibid., vol.V, p.231.

- 20 Ibid., vol.II, pp.141-144; V,pp.556-557.
- 21 Aristote, *De natura auscult.*, lib.2, cap.8, T.1, cité par Barthélémy, *op.cit.*, vol.V, p.345.
- 22 Barthélémy, *op.cit.*, vol.V, p.361.
- 23 Ibid.
- 24 Ibid., vol.V, p.397.
- 25 Barthélémy, *op.cit.*, I, p.7.
- 26 Ibid., vol.VII, p.426.
- 27 Ibid., vol.VII, p.23-29.
- 28 Ibid., vol.II, pp.430-435.
- 29 Ibid., vol.VII, p.6.
- 30 Ibid., vol.III, p.267
- 31 cité par M.Badolle, *op.cit.*, p.285.
- 32 Barthélémy, *op.cit.*, chapitres XXVI et XXXVIII.
- 33 Ibid., vol.II, pp.487-488.
- 34 Ibid., vol.V, p.374.
- 35 Ibid., chapitre XXVII.
- 36 Ibid., vol.II, p.64.
- 37 Ibid., vol.III, p.129.
- 38 Ibid., vol.VII, p.69.
- 39 Ibid., vol.III, p.55.
- 40 Ibid., vol.IV, p.129.
- 41 cité par B.Didier, *op.cit.*, pp.88-89.
- 42 Barthélémy, *op.cit.*, vol.V, p.264.
- 43 Ibid., vol.V, p.296.
- 44 Ibid., vol.V, p.265.
- 45 Ibid., vol.V, p.296.
- 46 Ibid., vol.V, p.310.
- 47 Ibid., vol.III, p.259.
- 48 Ibid., vol.V., p.260.
- 49 Ibid., vol.V, p.261.
- 50 Ibid., vol.V, p.275.
- 51 Ibid., vol.V, p.276.
- 52 Ibid., vol.V, p.311.
- 53 Ibid., vol.V, p.293.
- 54 Ibid., vol.V, p.469.
- 55 Cité par M.Badolle, *op.cit.*, p.366.
- 56 Ibid.